

## 1968 : les ateliers d'écriture naissent politiques !

Michel Ducom, revue l'Educateur (Genève) n° spécial de mai 2008 : « Mai 68 »

Il y avait ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas, ceux qui lisaient et ceux qui ne lisaient pas. La quasi-totalité des gens qui marchaient dans la rue étaient des lecteurs. Ou des non lecteurs. Pas des écrivains. Il allait falloir qu'Elisabeth Bing complotte la possibilité de « nager jusqu'à la page » - son livre fondateur - en cette année 1968, pour que commence à se déchirer le pacte social de non-belligérance entre ceux qui savaient écrire et ceux qui ne croyaient pas qu'ils savaient ou qu'ils pouvaient.

Mais l'air était au printemps et des slogans inattendus commencèrent à redonner aux façades leur fonction de page blanche altérée. Façades de manifs à banderoles poétiques, d'immeubles souillés de mots étincelles, façades de la nuit allumées de lacrymogènes et de phrases prononcées et reprises mot à mot d'un soir à l'autre comme si elles avaient été écrites pour la première fois dans du marbre. Tout cela était collectif, politique, enthousiasmant, tenait éveillé. L'action se faisait pensée et la pensée devenait une action qui anticipait à peine sur le moment de sa mise en action.

Dans son appartement - plutôt à l'écart - Elisabeth Bing faisait écrire des gens à la première personne, des gens qui n'avaient jamais écrit, leur semblait-il. Pas des écrivains. Des gens terriblement ordinaires, comme des écrivains, des boulangers ou des institutrices. Vous avez écrit *écrivain* deux fois. C'est qu'en ce temps-là on prenait carrément le lecteur de slogans pour une personne carrément intelligente, capable de décrypter les paradoxes. Tout devint possible pour longtemps. Autant en profiter encore, en ces temps de Restauration monarchique. Que les choses soient devenues possibles ne signifiait point que ce fût arrivé. Il fallut beaucoup de patience, de ténacité, de désir d'utopie pour que la parole d'Elisabeth Bing à propos de l'animation des ateliers d'écriture - « j'ai créé un nouveau métier » - devienne une réalité. Beaucoup de folie, d'orgueil et de courage pour que les ateliers d'écriture nés en 1968 se répandent comme ils l'ont fait en France et ailleurs, et je témoigne du rôle décisif du GFEN.

C'est que l'affaire n'était pas simple. Il y avait bien des écrivains qui avaient pratiqué l'écriture dans le cadre de regroupements d'écrivains... Mais c'étaient des écrivains. En 68 la rupture est faite : c'est tout un chacun qui peut écrire, seul avec les autres. Pas la peine d'être *déjà* écrivain pour écrire... Ce ne fut pas facile car il était devenu absolument admis partout que la littérature était centralisée, que Paris faisait et défaisait les écrivains en décernant les étoiles accordées aux génies supérieurs dans le guide Michelin littéraire. Les critères étaient connus : génial, inspiré, de bonne famille littéraire, délicieusement insolent ou nihiliste... Ces critères cachaient mal la sociologie des édités : peu ou pas d'écrivains reconnus issus de la « classe ouvrière » comme on disait à l'époque, pas encore d'écrivains issus des médias, (quel calme !), mais l'essentiel des écrivains de « bonne tenue sociale » : bourgeoisie, intellectuels, cadres A, enseignants, bibliothécaires et scientifiques de haut niveau.

En 1968 il fut rapidement constaté que partout en France les populations s'étaient mises à exiger, agir, que Paris était certes une ville d'une richesse exceptionnelle, mais qu'ailleurs, dans les grandes villes de France on pouvait espérer vivre autrement, ouvrir des possibles culturels, répondre sur place à des désirs de création de qualité. L'un des impensés majeurs du XXème siècle - « Rien n'est sérieusement possible en dehors du Centre Culturel » - venait soudain d'être interrogé et accouchait d'une réponse simple : « mais si, suffit de s'y mettre et d'y croire dans n'importe quelle ville de France ! ».

Des utopies concrètes naquirent aussitôt avec leur lot de déceptions, d'errances, d'heureuses trouvailles et de réflexions politiques sur terrains neufs parce que terriblement proches des gens. Sur le champ de la culture - des années après l'aventure décentralisatrice d'Avignon - se dessinait une aventure contre-centralisatrice dont les rebondissements ne sont pas terminés.

C'est que tout était discuté. La Culture avec un grand C rencontra les cultures dans un relativisme exagéré mais dans une tentative de penser l'ensemble des phénomènes et des rapports humains non plus seulement en termes de rapports sociaux ou politiques mais en termes de rapport à la création, en terme de rapport à la culture, en terme de rapport social enrichi de ce que le concept n'aurait jamais dû abandonner : la dimension hominisante de la création, de la recherche, de la culture. Penser par écrit devint alors une nécessité concrète : la culture écrite envahissait les rues et devenait manifeste. La culture écrite devenait l'affaire d'un grand nombre. Ceux qui lisaient si peu s'enchantèrent de lire les

slogans neufs et contradictoires du matin et pire, les faisaient leurs. Une formidable volonté de démocratie - à la fin d'un Gaullisme paternel où l'Ancien pense pour tous - posait toutes les questions de la démocratie : qui décide de ma vie ? Qui prend les décisions qui me concernent ? Qui parle à ma place depuis si longtemps jusqu'à ce que j'en souffre sans savoir pourquoi ? Qui doit penser par écrit ? Qui peut penser par écrit ? Qui apprend ? Les élèves ou le maître ?

Révolution copernicienne : ce n'est plus le penseur qui est le centre de la pensée du monde, ce sont les gens capables de penser. Et ils le sont tous. L'écriture appartient à tous et à chacun. Barthes l'avait montré depuis 1958 : les écrits étaient si variés et si nombreux que l'idée même de littérature était impuissante à rendre compte de leur étendue culturelle. Les grammairiens du récit la même année faisaient connaître de nouvelles façons d'aborder la critique littéraire et la production des écrits, travaillant la langue écrite et l'invention en artisans capables de montrer les secrets de fabrication et non en génie aux pouvoirs mystérieux, cachés et souvent rémunérateurs.

Dix ans après il fallait bien que ces idées passent par la rue, interrogent les pratiques de l'éducation et de la démocratie. « Il faut s'exprimer ! » L'idée de Célestin Freinet comme neuve arriva en force, déborda l'école et envahit la société. Oxygène garanti. Exagérations momentanément salutaires. On ferait avec, les années qui suivirent, dans les ateliers, pour déconstruire cette idée, montrer qu'en écriture l'expression n'était qu'une infime partie du plaisir d'écrire, que penser par écrit était jubilatoire et difficile, jubilatoire parce que difficile à pratiquer, d'une terrible et magnifique exigence. Il fallut lire Vygotski pour comprendre que la pensée écrite avait ses spécificités et que faire sortir dans l'écrit du déjà-là de la pensée intériorisée était une illusion insistante, car la pensée intériorisée et la pensée écrite n'avaient pas du tout les mêmes fonctionnements, ni la pensée orale d'ailleurs. Ce qui n'enlevait rien à Freinet et enlevait tout à ceux qui mystifièrent les populations par le déjà-là de l'inspiration et du génie. Car les mots en 68 allèrent bon train.

On était en pleine domination de l'idée du génie politique inspiré tout seul pour un peuple de veaux mâchonnant silencieusement des idées simples tout juste bonnes pour aller au travail et pratiquer une sexualité conforme à la tradition.

Donc la rue se mit à se dire qu'elle avait du génie et que les manifestations étaient inspirées, que le peuple avait du génie et qu'il était inspiré jusqu'aux accords de Grenelle, que l'amour sexuel était génial et que seuls les CRS manquaient légèrement d'inspiration. Les mots génie et inspiration n'étaient pas discutés. Que le peuple eût du génie c'était pas mal, mais faire - avec les ateliers d'écriture - que le génie ce soit très simple, et que ce n'est plus du génie mais du travail tendrement et socialement humain, ça, c'était une terrible révolution mentale. L'objectif têtue des ateliers était de sortir de *l'inspiration* pour glisser sur le terrain très politique du *pari de l'éducabilité* cher à Meirieu.

Quand vers 84 en soixante-huitards très attardés nous ajoutâmes au GFEN « *Tous capables !* » la démocratie participative et ouverte bien en deçà de l'âge du droit de vote en ronronna d'aise. Les ateliers du GFEN commencèrent en 1971, mais les forces qui travaillèrent 68 furent les mêmes que celles qui travaillèrent l'inauguration de nos ateliers. Elles n'étaient pas étroitement pédagogiques, mais résolument politiques, au sens d'un immense enjeu démocratique : tous peuvent exercer leur droit de penser par écrit.

La guerre du Vietnam finie les ateliers apparurent comme des clefs pour une culture de paix, pour le règlement pacifique des conflits. Les événements ne commencent ni ne se terminent pas souvent comme on les raconte. 68 ne se termina pas en soixante huit. Cinquante stages nationaux du GFEN sur l'écriture, une trentaine d'internationaux, les OULIPO, les Aleph, les Cyclope et autres excellents Textes en Main vinrent plus tard et agirent fermement, et ceux d'aujourd'hui innombrables, et les 16 ateliers réguliers dans les 17 bibliothèques de Guinée Konakri aussi, et les livres et les revues... Alain Geismar, acteur majeur de 68, me recevant dans un ministère bien longtemps après 68, me demanda en aparté, à la fin d'une audience : « alors, Monsieur Ducom, vous croyez que ça continue ? » Oui . Ce n'est qu'un combat, continuons le début.

*Michel Ducom, responsable du Secteur Ecriture & Poésie du GFEN, directeur de la revue Cahiers de Poèmes (Groupe Français d'Education Nouvelle) [mducom.gfen@gmail.com](mailto:mducom.gfen@gmail.com)*